

soyez là ?”

Il a raison. Je redescends dans mon trou, me mets à manger du bout des dents, inquiet.

Les secousses se suivent sans arrêt, les explosions roulent tout le long de la tranchée, des souffles chauds s'engouffrent brutalement dans l'abri et font vaciller la chandelle, un morceau d'acier brûlant rebondit sur le linteau de l'entrée et roule jusqu'à mon pied. C... le ramasse et soupire : “Et dire qu'ils n'ont plus de munitions !” A la fin cet acharnement inexplicable m'énerve. Je vais déclancher un tir de barrage, à tout hasard. “Téléphoniste, donnez-moi le commandant.” Le petit timbre répète avec insistance son appel nasillard et grêle.. “Mon lieutenant, le commandant ne répond pas. La ligne doit être coupée.”

C'est un fait remarquable que le téléphone soit toujours coupé, quand on en a besoin.

Je griffonne la chose sur un bout de papier ; un agent de liaison passera malaisément sous cette mitraille ; mais il le faut. “C... appelle-moi le premier à marcher.”

Il s'y reprend à trois fois pour se faire entendre dans le vacarme. C'est H... qui se laisse glisser par l'ouverture.

— Le téléphone est coupé, mon petit. Tâchez d'aller jusqu'au commandant et donnez-lui ça. —

— Bien.

— Un peu de “eric” ?

— Si vous voulez.” Il boit, met le pli dans le parement de sa vareuse, salue et s'en va.

On l'a retrouvé un jour dans le boyau, à cinquante verges de la tranchée, assommé par un éclat d'obus à la nuque.

LA MORT DECHAINÉE

L'affreuse nuit ! A mesure que les heu-

res s'écoulent, la violence du bombardement grandit. Tout tremble et tonne, avec les sons puissants et sourds dont les falaises retentissent sous les coups de mer. Une odeur de poudre et de soufre emplit l'abri, et nous ne respirons plus que poussière et fumée.

C... essaie de tendre une toile devant l'entrée, mais les souffles des explosions l'enfoncent ou l'arrachent et nous frappent en plein visage, comme autant de coups de poing ; la bougie tombe et nous ne la rallumons pas ; je reste dans le noir, écoutant la mort déchaînée qui cogne, qui déchire, qui siffle, qui fouille la terre et sonde la nuit.

Mes hommes sont là-dessous, sans abris. Combien sont morts ? Et les vivants, pourront-ils repousser l'ennemi s'il attaque ?

Il me faudrait tout mon courage et mon sang-froid pour résister à ces pensées ; mais le choc inlassablement répété des obus lourds est en train de le briser, de l'émietter, mon courage... j'ai envie de dormir, comme toujours quand le canon persiste ; et il me faut réagir avec tous mes nerfs pour ne pas succomber.

C..., lui, s'est accroupi dans un angle, sous sa couverture, et les étais de la guiloune ont beau branler, le plafond fléchir, il ne bouge plus.

Dort-il ?... Par instants, il se fait un grand silence qui s'étale comme une nappe de fraîcheur. Et l'on respire, et l'on reprend cœur, quand on entend au loin résonner — par delà quelles collines ? — des sons voilés et sourds, comme si quelque chose s'élançait dans l'espace en donnant un coup de talon sur un tremplin ; ce sont des batteries infernales qui recommencent ; et quelques secondes s'écoulent à peine que déjà, avec un halètement qui se précipite, les énormes obus tombent pesamment.